

EN GUISE D'EXORDE

Clichés de « campagne » (1941-1944)

J'essaie parfois de ressusciter mentalement ma prime enfance. Je ferme les yeux et je fouille en moi, mais en vain. Je ne parviens qu'à faire surgir quelques images sans suite, arrachées à leur contexte, sans repère historique. Pauvres lambeaux indéchiffrables de ma fantomatique existence d'alors : hostile, incertaine, chaotique et ballottée entre une famille dévastée et un monde bouleversé par la guerre.

Avec une maladive patience de collectionneur, j'ai rassemblé, un à un, ces vestiges émouvants. Je les ai collés, bout à bout, sur la pellicule un peu floue de mon souvenir et je me les repasse pieusement, les jours de nostalgie, enfermé dans le labo intime de ma recherche du temps perdu.

Bien entendu, mes films sont muets. Je traque donc chaque image, à l'affût du moindre signe susceptible de ranimer ce monde frappé d'un maléfice enchanté. Je m'arrête un instant sur une scène figée. Un doux déclic en moi et le tableau s'anime... Je pénètre, le cœur battant, dans le jardin en jachère de jadis, quand la grille du souvenir rouillé grince d'être poussée sur un tapis usé de feuilles mortes, aux couleurs de l'oubli.

Je suis dans le grenier de la ferme. J'adore les greniers, tous les greniers, mais ceux des fermes ont ma préférence. Celui-ci fleure bon le froment, les foins et les poires aigres. Je me tiens là, debout, en retrait, face à l'unique embrasure, bien à l'abri de l'ombre tiède. Dehors, c'est midi, l'été brûle.

L'air bruisse, bourdonne, grésille, grillonne, et c'est bon ! Dehors est une tache ardente qui se profile dans la découpe de pierre de la porte aérienne. Le paysage, irréel, tremble un peu, baigné dans le flou palpitant des sudations d'une terre suffoquée...

J'avance d'un pas. Mon nez accroche un chaud rayon et je recule, ébloui.

À quelques pas de là, j'aperçois, tout de guingois, le verger luxuriant, gorgé de fructueuses promesses, telle une grosse bête lasse, tout près de mettre bas, ses grappes énormes de prunes noires pendant sous elle, comme de monstrueuses mamelles.

Mon regard a repris son vol de papillon fureteur et se pose sur l'herbe jaunie du pré tout proche, à main droite de la ferme. Il me découvre un spectacle, qui m'horripile autant qu'il me fascine. Adossé contre une immense meule de paille, l'aïeul dort, la trogne truculente de trop de vin cuvé. Un instant, je le crois mort : sa bouche est béante, sans un souffle perceptible. Enfin, l'homme respire, il renifle même bruyamment, et l'enfant apeuré que je suis soupire, à son tour, de soulagement. C'est vrai qu'il fait peur, dans cette position cadavérique, le vieux patriarche, plus encore que lorsqu'il est assis, bien vivant, près de l'âtre qui crépite, dans la cuisine obscure de la ferme. Dès qu'il m'aperçoit, il faut qu'il s'intéresse à moi. Je n'ai pas toujours le temps de filer en douce, avant qu'il m'appelle, de sa vilaine voix perchée, sèche comme une toux de tuberculeux, et légèrement tremblée :

« Viens ici, petit, je vais te donner une prune ! »

Il me tend le fruit au bout de son bras décharné et je sais que je suis coincé. Son invitation impérieuse est un ordre.

Et malheur à moi si je fais mine de n'avoir pas compris cette vérité élémentaire.

Une fois, j'ai carrément refusé de m'approcher du vieux bonhomme, et le grand paysan, son fils, m'a flanqué une gifle.

« Papa n'a jamais mangé personne, pas même un sale môme comme toi ! », avait-il grommelé, de sa grosse voix roulante, puis il avait éclaté d'un énorme rire gras et vulgaire.

Alors, j'avais dû monter sur les genoux du vieillard : ils étaient durs comme des cailloux. Comme, d'ailleurs, ses bras, ses mains et tout son corps, qui tremblait sans arrêt. Rien que des os qu'on sentait ! Et puis sa peau m'avait flanqué la chair de poule. Comme celle d'une grenouille, qu'elle était sa peau ! Froide et écœurante...

J'aimais pas qu'on me tripote et encore moins qu'on me suce la pomme ! Et celui-là, il ne manquait jamais une occasion de me palper et de m'écorcher la figure avec ses poils blancs, horribles et durs comme ceux d'une brosse à chien-dent. J'avais du mal à croire que le grand paysan était le fils du patriarche. Je me disais :

« Il est trop grand pour être un fils. Et l'autre, il est trop vieux pour être un papa ! »

Je détestais ces gens. Cela, je m'en souviens très bien. Mais j'aimais les fermes, les champs, les chevaux, et surtout le retour des foin, dans les grands tombereaux sonores, lents comme des corbillards. Ces anachroniques randonnées en char faisaient mes délices. Allongé sur le dos, les yeux dans le ciel, je ne me lassais pas de me sentir emporté puissamment, majestueusement, tel un roi fainéant traversant ses domaines, au rythme éternel des placides et robustes bêtes

de trait. Et quand le chariot tanguait violemment, les roues dans les ornières, moi, joyeusement ballotté, là-haut, sur le gros dos de la charretée moelleuse et odorante, je roulais follement, d'un bord à l'autre, chatouillé de partout par les bras malicieux des vieux arbres complices, mes compères, embusqués tout au long des chemins creux, et qui sont les seuls à comprendre la joie d'un poulbot parisien, pour qui les travaux des champs ne seront jamais rien d'autre qu'un beau jeu de vacances...

En fait, je n'ai jamais su si j'aimais la campagne. Ce que je haïssais le plus, c'étaient la saleté, les mouches et les enfants des paysans, qui étaient presque tous grossiers, méchants et brutaux. Ils se moquaient de ma peau fine et blanche de gosse de la ville, de mes manières distinguées, et de ma manie de la propreté, qu'ils estimaient excessive. Ils m'appelaient « la fille » – ce qui me mettait en rage – et se moquaient de moi parce que je ne savais pas pourquoi le taureau voulait monter sur la vache.

Somme toute, j'étais plutôt malheureux dans les fermes. Je n'ai jamais su, au juste, ce que j'y faisais, ni pourquoi je m'y retrouvais si souvent, à ce qu'il me semble. Presque autant qu'en pension, d'ailleurs. Dans ses rares moments de mémoire, ma mère m'avait avoué qu'elle me mettait parfois « en nourrice, à la campagne », comme elle disait.

« Parce que t'étais insupportable et que j'avais pas les moyens de te nourrir à Paris. »

Mais les noms, les lieux, les époques, elle avait oublié. Elle mélangeait tout et se contredisait sans vergogne, pour finalement me donner tort, comme à l'accoutumée, en s'écriant :

Et puis, quelle importance cela a-t-il maintenant ? Tout ça, c'est du passé !

Mais justement, ma pauvre mère, c'était ce passé-là qui m'intriguait, moi, parce que – croyais-je – il recélait la clé du fiasco de nos familles. De la nôtre, d'abord, et, plus tard, de la mienne, avec ses dégâts collatéraux sur mes enfants...

Tiens, le film a sauté. J'essaie de le réparer : en vain. À regret, je dois couper dans la pellicule et rassembler des morceaux, dont je ne suis pas sûr qu'ils aillent ensemble. C'est si confus, la mémoire, quand il n'y a pas de famille pour vous la raconter en feuilletant le bel album des gens heureux qui ont un passé...

Ce sont maintenant de vieux clichés flous. Ils se mélangent impitoyablement dans la chambre noire de ma mémoire surexposée parce que j'en ai forcé la porte. Ils me sont aussi incompréhensibles, aujourd'hui, que de vieux grimoires. Je vois des trains, des gens pressés, sévères, aux vêtements fripés et parfois sales ; des hommes mal rasés, et des soldats, beaucoup de soldats. Tout le monde a l'air si préoccupé, si triste...

Et soudain – ô surprise ! –, voici une image bien nette, même si les circonstances m'en demeurent indéchiffrables. Nous attendons, maman et moi, dans une gare, qui me paraît immense. Autour de nous, une cohue invraisemblable.

Dans le grand hall, à l'angle d'une porte monumentale démesurée, un énorme tas de bagages hétéroclites... Je suis recru de fatigue. Des enfants trottent en tous sens, comme des souris, et je m'étonne de ce qu'ils trouvent la force de

courir ainsi. Alentour, je perçois des sanglots, des bruits de nez mouchés, des éclats de disputes étouffées, quelques plaintes douces... Et par-dessus tout cela, l'immense charivari ferroviaire :

– grondements de chariots, violemment poussés par des porteurs débordés,

– halètements assourdissants de locomotives piaffant avant départ,

– hurlements hystériques de roues freinées sur des rails surchauffés,

– chocs de wagons qu'on accroche,

– nasillements d'annonces incompréhensibles, engluées dans les chuintements et borborygmes de haut-parleurs démodés,

et les mille autres bruits de gare et de foule, familiers et inquiétants à la fois...

« Mais où est donc passé ton père ? » répète maman, pour la énième fois.

Moi, le nez enfoui dans sa poitrine, je somnole, ahuri de fatigue et d'émotions fortes, rêvant de mon lit et d'une chambre bien calme et rassurante, avec mon papa et ma maman pour moi tout seul...

Ici s'arrête la pellicule. Et c'est heureux, car le film n'était pas de bonne qualité.

SOMMAIRE